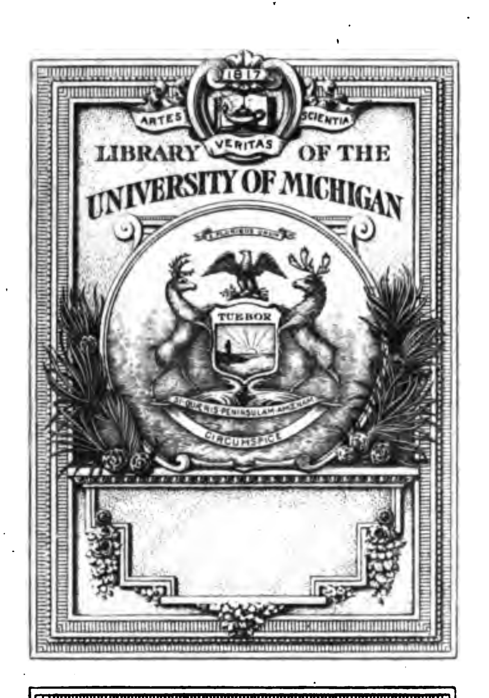

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Farières

—

Herman et Verner

HERMAN ET VERNER,

OU

LES MILITAIRES,

FAIT HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Edmond Guillaume François de

PAR M. FAVIERES;

Représenté, pour la première fois, par les Comédiens sociétaires du Théâtre Français de la République, le 27 Floréal an 11.

A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, no. 8;
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN XI (1803).

PERSONNAGES.

HERMAN, Officier de fortune,	M. Baptiste aîné.
VERNER, Soldat,	M. Damas.
Le Comte de BIRLHEIM, Colonel,	M. Caumont.
Charles de BIRLHEIM, son Lieutenant,	M. Armand.
RIDERN, Caporal,	M. Baptiste cadet.
GLANTZ, Caporal,	M. Dublin.
FRIDZAL, Laboureur,	M. Lacave.
Clotilde RINXEN, mère de Verner,	M.lle Lachassaigne.
LISBETH, fille de Fridzal,	M.lle Mars.
MICHEL, Domestique du Comte,	M. Marchand.

La scène est en Allemagne, en 1745, à l'époque de la guerre d'Hanovre.

HERMAN ET VERNER,

OU

LES MILITAIRES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une maison de paysans aisés, une porte de chaque côté conduisant à une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERNER, LISBETH, *sortant d'une chambre à droite.*

VERNER.

As-TU bien arrangé la chambre ?

LISBETH.

Le mieux possible ; mais crois-tu que nous puissions l'offrir à un officier ?

VERNER.

Oh ! M. Herman sait bien qu'il vient dans une maison de village, chez un de ses soldats....

LISBETH.

Où tout lui sera offert de bon cœur.

VERNER.

D'ailleurs, il n'est pas difficile : c'est un officier de fortune qui ne s'est avancé que par son mérite ; mais quoique

capitaine, il a conservé l'esprit de son premier état, celui de s'accommoder de ce qu'il trouve.

LISBETH.

Qu'était-il autrefois?....

VERNER.

Soldat, ma chère amie, soldat! Il a porté le fusil et le havresac, comme Verner, et un peu plus long-tems que je ne les porterai.

LISBETH.

Et tu es sûr qu'il logera chez ta mère, ici?

VERNER.

Très-sûr. D'accord avec le fourrier de la compagnie, j'ai arrangé tout de façon que le billet de logement du capitaine porte qu'il viendra chez Clotilde Rinxen. Le voilà, ce billet : je vais le porter à M. Herman, moi-même. Oh! j'ai tout combiné pour qu'il soit bien.

LISBETH.

Et pour être à même de lui demander une grace.

VERNER.

Non une grace, mais une justice.

LISBETH.

Ton congé?

VERNER.

Qui m'est légitimement dû. Tu sais pour quel motif je me décidai à porter les armes. Ton père, Francisque Fridzal, ne voulait pas nous unir que tu n'eusses atteint ta dix-huitième année; moi, ne me sentant pas le courage de te voir tous les jours sans avoir le bonheur de t'appartenir, j'ai adopté le parti le plus noble pour prendre patience. J'ai dit : « Pendant qu'on me sépare » de celle que j'aime, je veux servir mon pays ». Le régiment du baron de Rosinski passait alors par ce village : il venait de combattre contre les Turcs. Il avait éprouvé de grandes pertes : la guerre en avait moissonné une partie, et les maladies et les fatigues d'une longue route l'affaiblissaient encore plus de jour en jour. Le

colonel, les officiers recrutaient dans tous les hameaux ; enfin, la position fâcheuse où se trouvait le régiment détermina même le baron de Rosinski à passer sur les formes ordinaires des engagemens : on offrait à ceux qui voudraient servir comme volontaires, de l'argent et la promesse d'être licenciés à leur retour....

LISBETH.

Licenciés.... oui, oui, je m'en souviens.

VERNER.

Je me présentai donc au capitaine Herman, et je lui proposai de servir pendant trois ans. Le capitaine, enchanté de trouver un jeune homme qui offrait de suivre ses drapeaux, dans la seule espérance de servir son pays et d'acquérir de la gloire, accepta ma proposition. Je m'enrôlai, mais sans rien signer. Fort de la promesse de mon capitaine, je partis pour l'armée, et sous les ordres du brave Laudon, j'ai été faire la guerre aux Turcs. Nous les avons battus : cette puissance s'est vue forcée de demander la paix. Enfin, par le plus heureux hasard, le régiment passe dans ce village le jour même, où, sûr d'être libre, ayant payé ma dette envers mon pays, l'amour me donne l'espoir d'acquitter la sienne... Ma Lisbeth! être à toi, t'appartenir, voilà ma plus douce récompense : ma bravoure m'a valu de la gloire, ma Lisbeth me donnera le bonheur. Que faut-il de plus à Verner!

LISBETH.

Enfin, mon bon Verner, je te vois donc pour ne plus me quitter!

VERNER.

Jamais!

LISBETH.

Nous allons être unis!...

VERNER.

Demain.

LISBETH.

Demain... que de peines ce mot me fait oublier!

VERNER.

Ma chère Lisbeth !... Ah ! çà, n'avons-nous rien omis de ce dont mon capitaine peut avoir besoin ?

LISBETH.

Non, non ; j'ai songé à tout. Tiens, voilà sa chambre. (*elle lui désigne celle d'où elle sortait en arrivant sur la scène.*) C'est la plus belle de la maison. Mais pourquoi ce capitaine n'est-il pas arrivé avec toi ?

VERNER.

Je suis venu avec l'avant-garde, parce qu'elle part une demi-journée avant le régiment, et, lorsqu'on vient revoir son pays, sa mère et son amie, on est tellement pressé d'arriver... (*il regarde autour de lui.*) Mais où donc est ma bonne mère ?

LISBETH.

Au jardin ; elle cueille ce qui lui reste de fruits, car elle compte donner à souper à ton capitaine.

VERNER.

Oh ! il n'irait pas ailleurs, pas même chez le seigneur du château, qui logera le colonel.

LISBETH, *avec une explosion naïve.*

Hé pourquoi ne pas engager le colonel, les officiers ? je suis si contente, que je voudrais te voir prier tout le régiment.

VERNER.

Nous serons en famille et plus libres qu'avec le colonel : un supérieur en impose toujours... et sur-tout un supérieur comme le nôtre.

LISBETH.

Il est donc sévère, monsieur de Rosinski ?

VERNER.

Hélas ! ce n'est plus lui qui nous commande, nous l'avons perdu sur le champ de bataille ; c'est le comte de Birlheim qui l'a remplacé ; bon militaire, franc, loyal, mais terrible pour la discipline, ne connaissant au service que l'ordonnance.

LISBETH.

Oh, mon Dieu! ce colonel ne voudra peut-être pas te donner ton congé.

VERNER.

J'ai la parole de mon capitaine, et, sans doute, il ne se serait pas engagé, comme il a fait avec moi, sans le consentement de son supérieur; avec cela, je suis tranquille.

LISBETH.

J'entends, je crois, des tambours.

VERNER.

C'est le régiment! je vais au-devant de M. Herman pour le conduire ici; toi, achève de préparer tout pour recevoir dignement ce brave officier.

SCÈNE II.

LISBETH, *seule.*

VERNER reste avec moi, quel bonheur! je ne serai plus réduite à lui écrire. Et où? à l'armée, mourant de peur qu'il ne reçût pas mes lettres, et toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il m'eût fait réponse, n'osant trop laisser parler mon cœur, parce qu'on ouvrait toutes les lettres, et qu'il y a des aveux que celui qu'on aime doit seul pouvoir lire. Que l'avenir, pour moi, sera différent du passé! plus de chagrin, plus d'absence! Fiancée ce soir, mariée demain, Verner m'appartiendra pour jamais. Il y a si long-tems que je songe à ce jour-là!... il est comme les jours qui font plaisir, il arrive bien tard.

SCÈNE III.

LISBETH, CLOTILDE, *portant un panier de fruits.*

LISBETH *court à elle*

VENEZ, ma bonne mère; asseyez-vous, car vous devez être bien lasse.

CLOTILDE.

Non... tiens, regarde... (*elle découvre son panier, qui était couvert de feuilles*) Je crois que voilà des fruits...

LISBETH.

Superbes!

CLOTILDE.

Ce sont les derniers du jardin; j'avais toujours tardé à les cueillir; je semblais prévoir qu'ils ne devaient être servis que pour un jour de fête.

LISBETH, *avec une ivresse, une joie naïve.*

Et cette journée en est une, Verner est ici.

CLOTILDE.

Et pour ne plus me quitter! sais-tu que voilà trois années qu'il est absent!

LISBETH.

Oh! je les ai comptées comme vous.

CLOTILDE.

Et trois années de guerre encore. J'ai plus vieilli pendant ce tems-là... toujours des inquiétudes, des lettres fort rares, et que j'attendais avec une impatience!... oh! cette paix, combien j'ai soupiré après elle; c'est un si beau moment pour les mères!

LISBETH.

Et pour les jeunes filles aussi.

CLOTILDE.

Mais, graces au ciel, nos chagrins vont finir! Ton père est-il venu?

LISBETH.

Il est chez le tabellion.

CLOTILDE.

Ce bon Fridzal! nous n'avons pas eu de grandes discussions ensemble pour les articles d'intérêt; il voulait donner d'abord tout ce qu'il possède.

LISBETH.

Je le conçois; il ne faisait que s'acquitter, vous me donnez tant!

CLOTILDE.

Quoi! cette petite maison?...

LISBETH.

Et Verner.

CLOTILDE.

J'avoue que je suis fière d'avoir un fils semblable: il ne m'a fait de la peine qu'une fois en sa vie.

LISBETH.

Il vous a fait de la peine? lui!

CLOTILDE.

Quand il s'est engagé.

LISBETH.

J'ai bien eu ma part de ce chagrin-là; mais c'était pour un si beau motif!

CLOTILDE.

Aller courir si loin! si loin!

LISBETH.

Mais se couvrir de gloire.

CLOTILDE.

Se battre contre des Turcs!...

LISBETH.

Il les a vaincus.

CLOTILDE.

Traverser des pays épouvantables!

LISBETH.

Pour servir le sien.

CLOTILDE.

Tu le blâmais autrefois, à présent tu l'excuses.

LISBETH.

Il est de retour, et le voici.

SCÈNE IV.

CLOTILDE, LISBETH, HERMAN, VERNER, *portant le porte-manteau de son capitaine.*

VERNER; *il pose le porte-manteau sur une table.*

MA mère, voilà mon capitaine.

HERMAN.

Madame, je rends grace à Verner de l'hospitalité qu'il veut bien me donner, puisqu'elle me procure l'honneur de connaître la respectable mère du soldat que je regrette le plus.

CLOTILDE.

Monsieur, il vous regrettera bien aussi.

LISBETH.

Mais, en se séparant de vous, monsieur le capitaine, soyez bien sûr que ce n'est pas vous oublier.

HERMAN.

Je vois qu'il réunit tout ce qui doit lui être cher... Mademoiselle est...

VERNER, *la lui présentant.*

Lisbeth, ma future.

HERMAN.

La jeune personne dont tu me parlais si souvent dans la route.

VERNER.

Vous concevez à présent le motif de mon empressement à venir la retrouver. Ah, çà, mon capitaine, vous avez peut-être quelques lettres à écrire à votre famille, ou des détails pour la compagnie; je vous prie de vous regarder ici comme dans votre maison; ma mère et moi nous allons nous occuper du souper, car je suis comme au régiment, le chef de l'étape. Lisbeth va

songer au couvert, et nous trinquerons tous ensemble à la santé du brave capitaine Herman.

HERMAN.

Qui ripostera de tout son cœur : nous pouvons risquer un peu notre tête, le régiment fait séjour, et je vais....

CLOTILDE, *le conduisant vers la chambre.*

Monsieur, voilà votre chambre.

HERMAN.

Comment, elle me paraît fort jolie : je vous renouvelle mes remercîmens, je vois bien que je suis reçu ici.....

LISBETH.

Par la reconnaissance.

HERMAN, *prenant la main de Verner.*

Et par l'amitié. (*Lisbeth et Clotilde saluent Herman. Lisbeth présente son bras à Clotilde.*)

LISBETH, *à part, à Clotilde.*

Oh ! oui, maman, le capitaine tiendra parole à Verner. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

VERNER, HERMAN.

HERMAN.

Hé bien, mon brave, nous allons donc nous séparer ?

VERNER.

Tenez, mon capitaine, ne parlons pas de cela. Cette journée doit être heureuse pour Verner, puisqu'il va épouser celle qu'il aime ; mais quand il songe qu'il vous quitte, il se mêle du chagrin à son bonheur.

HERMAN.

Pourquoi donc ? tu as servi ton pays, tu l'as servi noblement, sans y être obligé, sans intérêt. Hé bien !

il te restera ta part de l'honneur que nous avons acquis, et que personne ne peut te disputer, et le régiment....

VERNER.

Je n'y regrette que vous....

HERMAN.

Et notre colonel, qui t'a si bien conduit au champ de bataille?...

VERNER.

Pour la valeur je lui rends justice; mais, tenez, on aimera mieux son neveu que lui.

HERMAN.

Le jeune Charles de Birlheim, mon lieutenant, oui, c'est un étourdi bien aimable, bien léger, bien jeune homme. Je ne lui fais pas un crime de ses jolis défauts; ils sont de son âge : d'ailleurs il les compense par de si bonnes actions, d'autant plus précieuses, qu'il s'arrange toujours pour qu'on les ignore. Ah, çà, tu t'es chargé de mon porte-manteau?

VERNER.

Le voici.

HERMAN, *tout en fouillant dans son porte-manteau.*

Je vais passer dans cette chambre et t'expédier ta cartouche, que je ferai signer par le colonel, à son arrivée du château de Rensberg, où il s'est arrêté.

VERNER, *avec émotion.*

Ma cartouche! mon capitaine, je ne voudrais pas la tenir de vous.

HERMAN.

Et par quelle raison? n'est-ce pas moi qui t'ai engagé? ne m'as-tu pas donné ta parole de servir trois ans, n'as-tu pas reçu la mienne de te licencier à ce terme? tu as rempli ton engagement, je tiendrai le mien, et nous nous séparerons en nous estimant l'un et l'autre.

VERNER, *ému, et prenant la main d'Herman.*

Oui, mon capitaine, Verner se souviendra de vous; il ne vous oubliera jamais. (*à part.*) Non, je ne serai pas gai au repas comme je le croyais. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

HERMAN, seul; *il dit ce monologue en cherchant dans son porte-manteau, d'où il tire quelques papiers.*

Je sens que Verner va me manquer dans ma compagnie. Je l'ai toujours trouvé sans peur et sans reproche. Mais je le saurai heureux, au sein de sa famille.... Il semble que des soldats pareils aient encore plus de bravoure : c'est l'honneur seul qui les conduit, ils sont invincibles. Avec dix mille hommes, tels que Verner, l'Empereur aurait chassé les Turcs de l'Europe, et l'aigle autrichienne planerait à présent sur toutes les mosquées de l'Archipel.

SCÈNE VII.

HERMAN, RIDERN, *un peu en pointe de vin, mais avec toute sa tête.*

RIDERN.

Capitaine Herman!...

HERMAN, *d'abord d'un ton d'amitié.*

Que veux-tu, Ridern? (*s'appercevant de l'état où est Ridern, il lui dit plus sérieusement*) hé bien, vous êtes gris?

RIDERN.

Pas encore, capitaine; mais comme cela pourrait arriver, je viens vous demander de quitter mes hôtes, parce que je suis au bord du précipice.

HERMAN.

Expliquez-vous.

RIDERN.

Figurez-vous, capitaine, que je vous avais fait serment de ne plus boire, je le tenais loyalement depuis six mois;

vous pouvez me rendre justice. Hé bien, on m'a logé chez un homme...

HERMAN.

Dont vous avez à vous plaindre?

RIDERN.

Au contraire, j'ai trop à m'en louer. Je suis venu ici avec l'avant garde, nous avons essuyé un orage dans la route, je suis arrivé un peu frais. Le respectable bailli de l'endroit, chez lequel mon billet de logement m'adressait, a pris pitié de moi ; il a fait d'abord monter une bouteille de vin d'Hongrie, (*baisant ses doigts réunis sur sa bouche*) excellente!

HERMAN.

Hé bien?

RIDERN.

Hé bien, capitaine, nous avons bu la bouteille de vin d'Hongrie, elle a disparu en un clin d'œil : on en a rapporté une seconde : comme les Turcs, elle a vécu; il y en a quatre autres qui m'attendent, et je viens vous demander, capitaine, une permission de les boire à la santé du régiment, et à la vôtre, ou un autre billet de logement, si vous exigez de moi le sacrifice...

HERMAN, *du ton de l'amitié*.

Ridern?...

RIDERN.

Mon capitaine!

HERMAN.

Vous connaissez les ordres que M. le comte de Birlheim a donnés. Le premier soldat ivre sera mis au cachot.

RIDERN.

Ce ne sont pas tant les ordres du colonel que vos avis que je veux suivre. Je sais bien qu'à ce moment-ci le colonel a doublé de sévérité. Nous gagnons les frontières de France : on parle, dit-on, d'une nouvelle campagne. J'ai l'honneur de servir sous le capitaine Herman, qui voudra bien me donner un mot pour mon hôte, et le prier de ménager ma faiblesse.

HERMAN, *avec amitié.*

Votre capitaine, votre ami, priera Ridern d'être sobre, parce qu'il doit parler aujourd'hui pour son avancement....

RIDERN.

Pour....

HERMAN.

Je dois vous faire monter au grade de sergent.

RIDERN, *frappé de ce mot.*

Sergent! (*il se secoue comme un homme qu'une nouvelle frappante rappelle tout-à-fait à lui.*) C'est assez, capitaine: je n'en demande pas davantage. Je laisserai l'honnête bailli en face de ses quatre bouteilles, et je vous jure, foi de Transilvain, qu'il les boira tout seul. Bien pardon de vous avoir dérangé.

HERMAN.

Vous ne m'avez point dérangé, puisque vous m'avez procuré le plaisir de vous apprendre une bonne nouvelle.

RIDERN, *respectueusement.*

Un mot, capitaine.

HERMAN.

Parle.

RIDERN.

Sera-ce dans votre compagnie que j'aurai l'honneur d'être sergent?

HERMAN.

Justement!

RIDERN.

Je vous réponds de moi.

SCÈNE VIII.

HERMAN, RIDERN, VERNER; *au moment où Ridern va sortir, Verner arrive avec du papier, des plumes, etc.*

VERNER.

AH! te voilà, camarade. (*s'appercevant qu'il y a un peu d'altération sur la figure de Ridern.*) Comment

serais-tu encore gris? prends garde, nous avons un coquin de caporal qui t'en veut aussi bien qu'à moi.

RIDERN.

Ma tête commençait à se troubler un peu, mais cela n'ira pas plus loin; le capitaine vient de me rendre la raison, et je lui donne ma parole de ne pas la reperdre : bon jour. (*Il sort.*)

VERNER.

Mon capitaine, voilà du papier, des plumes, tout ce qu'il vous faut.

HERMAN, *les prenant.*

Donne et reçois la visite qui t'arrive. (*Il entre dans sa chambre.*)

SCÈNE IX.

VERNER, FRIDZAL, *suivi d'un paysan qui porte un paquet, composé d'un habit de paysan et d'une ceinture; il les pose sur le dos d'une chaise et se retire.*

FRIDZAL.

ME v'là de retour, mon ami. Tout est arrangé : il n'y a plus que le contrat de mariage à signer chez le tabellion, je veux t'en détailler les articles. Je voulais donner à ma fille tout ce que je possède, parce que je serais resté dans ma petite maison à Stofalch; de tems en tems je serais venu vous voir; vous m'auriez reçu comme votre enfant; mais Clotilde veut absolument que je conserve ma petite ferme. J'ai donc fait mettre mille florins de dot.

VERNER.

Mille florins! hé, mon dieu! Lisbeth suffirait à mon bonheur. Je n'avais pas besoin de tant de fortune.

FRIDZAL.

Et les enfans donc? Je compte sur une nombreuse famille, et faut d'quoi les élever. Lisbeth aura ce que

j'ai promis; mes bœufs, ma charrue; pour le trousseau, je n'ai donné que juste le nécessaire : c'est au travail de ma fille à l'augmenter. Et comme la pacotille d'un soldat n'est pas lourde, sur-tout quand il revient de l'armée, étant d'ailleurs obligé de rendre tout son fourniment : voilà un habit de noce que j'avais commandé pour toi d'avance. (*Ils s'approchent l'un et l'autre de la chaise sur laquelle est l'habit.*)

VERNER.

Ah, monsieur Fridzal, c'est superbe ! et une ceinture ?

FRIDZAL.

Faite par Lisbeth.

VERNER.

Par Lisbeth ! je m'en parerai souvent.

FRIDZAL.

Ah çà, nous allons chez le tabellion, il faut y prendre ton contrat de mariage.

VERNER.

Oui, sûrement, pour que mon capitaine le signe.

FRIDZAL.

Je l'espère bien, le seing d'un honnête homme porte bonheur par-tout où il se trouve.

VERNER.

Et puis nous ferons nos visites de famille.

FRIDZAL.

Nous allons commencer par ma bonne mère. Dame, il faut que nous allions la chercher dans sa petite ferme, hors du village. Elle voudrait bien venir à la noce, mais....

VERNER.

Hé bien ?..

FRIDZAL.

C'est impossible, mon ami, elle ne peut plus marcher; c'est aux enfans à l'aller joindre. Tu verras quelle belle vieillesse ! l'air de santé, et presque rajeunie de notre bonheur; si tu savais avec quel empressement elle me

disait en parlant de toi : « Mais arrive-t-il, ce bon Verner?
» Oh! mon Dieu! si j'allais mourir avant de l'embrasser,
» et de lui donner ma bénédiction, ainsi que ma petite
» Lisbeth ».

VERNER.

Je veux que ce soit elle qui reçoive ma première visite; la bénédiction des vieillards semble appeller le bonheur sur ceux qui sont destinés à leur survivre : elle rappelle leurs antiques vertus, et nous inspire le desir de les imiter.

FRIDZAL.

Bien, mon ami, bien; je suis content de toi; tu ne parles pas en jeune homme. Après nos visites, nous reviendrons ici, et quittant, pour toujours, ton uniforme...

VERNER.

Oh! pas encore, il semble qu'il doit me parer aux yeux de Lisbeth; il fut témoin de la victoire, il m'a vu marcher à l'honneur, et je sens qu'avec lui je me présente avec plus d'orgueil aux yeux de celle que j'aime; mais demain je le quitterai, je reprendrai le simple habit de mes pères, et je vivrai comme eux. Allons, si vous voulez, nous pourrons partir. (*Il prend son chapeau et son sabre, qui était sur une chaise, et dit en le regardant.*) Mon pauvre sabre! je voudrais qu'on me permît de te garder : je ne t'aurais jamais rendu aux Turcs.... ils le voyaient bien quand ils nous attaquaient....

FRIDZAL.

Allons, ne parle plus de ces gens-là.

VERNER.

Je vais les oublier. J'ai fait ma paix avec toutes les puissances.

FRIDZAL.

Nous passerons par le jardin : c'est le plus court.

VERNER, *ils vont pour sortir par le fond.*

Par le jardin, oui... oui...

SCÈNE X.

VERNER, FRIDZAL, RIDERN.

RIDERN, *tenant une lettre.*

MON capitaine, où est-il donc ?... j'ai à lui parler.

VERNER.

Voilà sa chambre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HERMAN, *sortant du cabinet.*

HERMAN.

ENCORE ici, Ridern !... que me voulez-vous ?

VERNER.

Ah ! mon capitaine ! permettez que je vous présente le père de Lisbeth.

HERMAN.

Enchanté de vous connaître, monsieur : j'espère que vous dînerez aussi avec nous ? Verner m'a promis que nous ferions un repas de famille...

FRIDZAL.

Oui, certes, monsieur le capitaine. J'ai à vous remercier des bontés que vous avez eues pour ce jeune homme : il en était digne, j'en suis sûr.

VERNER.

Vous aimerez ce laboureur ; c'est un honnête homme.

SCÈNE XII.

HERMAN, RIDERN.

HERMAN.

VOUS avez à me parler ?..

RIDERN.

C'est une lettre...

HERMAN.

De qui?

RIDERN.

Du caporal Bloum.

HERMAN.

Bloum!... est-ce qu'il habite...

RIDERN.

Ce village.

HERMAN, *il lit.*

« Herman, vous êtes capitaine, et je suis caporal in-
» valide, ce serait à moi d'aller vous trouver; mais ayant
» laissé une de mes jambes à Pettervaradin, et la goutte
» s'étant emparée de l'autre, vous voyez qu'il faut ab-
» solument que vous veniez me chercher. Vous avez
» l'espoir d'acquérir encore de la gloire, je n'ai plus
» que les souvenirs de la mienne, pour me consoler de
» souffrir. Plaignez Bloum, mon capitaine; vous allez
» braver la mort; moi, je suis obligé de l'attendre, et
» dans mon lit. Ce n'est pas là que j'avais espéré de
» mourir ». Georges Bloum, doyen des caporaux de
l'armée.....

Un Bloum, mourir dans son lit!.... Ridern, dites à celui qui vous a remis cette lettre, que je vais le suivre: je passe chez Clotilde pour l'engager à préparer un mémoire qu'elle présentera au colonel. Mes généreux hôtes excuseront mon absence, en faveur du motif qui me force à les quitter. Je dois tout à ce vieux soldat; c'est lui qui m'a présenté au régiment; c'est lui qui m'a donné les premières leçons.

RIDERN.

Aussi, l'élève a-t-il surpassé le maître!..

HERMAN.

Mais il ne l'a pas fait oublier.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, le Comte est à écrire à une table à droite, et Charles à une table à gauche; Ridern et Glantz sont de chaque côté de la porte du fond; deux fusiliers sont en dehors en face de la porte.)

LE COMTE, CHARLES.

LE COMTE.

VOYONS, mon neveu; j'espère que vous avez préparé le travail pour l'inspecteur...

CHARLES.

Le voilà, mon oncle.

LE COMTE.

Lisez-moi l'ordre pour la marche du régiment.

CHARLES.

Il ne part qu'après-demain, mon oncle.

LE COMTE.

Lisez.

CHARLES.

« Un fourrier, accompagné de Verner, conduira » l'avant-garde, quatre fusiliers à chaque voiture d'équi- » pages; on battra au champ en passant près de Salz- » bach; cet endroit est honoré du nom de Turenne. Le » régiment, à cinq heures, sur la place, en grande » tenue pour passer la revue de l'inspecteur ».

LE COMTE.

Mettez Herman pour commander l'avant-garde; c'est un homme sage, et il m'en faut un pour la ville où nous allons séjourner.

CHARLES.

Nous allons en garnison sur la frontière de France?

LE COMTE.

Oui; et c'est ce qui me déplaît fort. (*Il signe l'ordre.*)

CHARLES, *à part.*

Et moi, j'en suis enchanté.

LE COMTE, *tout en feuilletant des papiers qu'il tire d'un porte-feuille.*

Ridern!

RIDERN, *s'avance.*

Mon colonel!...

LE COMTE, *en écrivant.*

Vous ferez punir Radzman, ce soldat de votre compagnie.

CHARLES.

N'en fais rien; mon oncle a de l'humeur, dans un autre moment j'obtiendrai sa grace.

RIDERN, *bas à Charles.*

Parlez-lui de mon semestre.

CHARLES, *bas à Ridern.*

Oui, à table, c'est là où je fais de lui ce que je veux.

LE COMTE, *remettant un papier à Glantz.*

Glantz, vous ferez lire cet ordre à toutes les compagnies. Je défends à aucun soldat de sortir de ce village, et de s'éloigner dans la campagne; tous ceux qui seront rencontrés hors de ce hameau, seront arrêtés et traités comme déserteurs: veillez à faire exécuter cette consigne. Allez. (*Glantz sort.*) Je suis content de vous, Ridern, vous devenez sobre; je vous avancerai, j'aime les gens qui se corrigent.

RIDERN, *bas à Charles.*

Il vient de faire mon éloge... parlez-lui de mon semestre, c'est le moment.

LE COMTE *froisse avec humeur les papiers qu'il lisait*

CHARLES.

Oui, pour ne rien obtenir. Regarde ce sourcil qui se fronce.

RIDERN.

Je me sauve.

(*Il sort; les fusiliers le suivent.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, CHARLES.

LE COMTE *se lève vivement.*

ENCORE des déserteurs ! je suis d'une colère !... quand l'inspecteur passera le régiment en revue, il va me faire une réprimande... Il en verra bien d'autres; on nous envoie en quartier sur la frontière de France. Je déteste tous ces mouvemens, ces changemens de garnison... Des siéges! des batailles! à la bonne heure; je ne connais que cela. Mon neveu, d'où veniez-vous quand je suis arrivé?

CHARLES, *légèrement.*

Il y avait une noce dans ce village, je me suis amusé à danser quelques valses.

LE COMTE.

Hé, morbleu ! faites-moi des plans au lieu de danser; écrivez les mémoires de la campagne que nous venons de faire, car vous avez été assez heureux pour votre début.

CHARLES.

Oh! mon oncle ! j'écrirai cela quelques jours, quand j'aurai vu encore douze ou quinze batailles. J'intitulerai cela : *Ma vie militaire;* mais les femmes m'occupent encore trop à présent, pour que je songe à écrire des livres.

LE COMTE.

Ne vous avisez pas de faire du train, car je vous

campe aux arrêts. Ah ! j'entends, je crois, une voiture ; c'est, sans doute, madame de Blumenthal qui arrive, je vais au-devant d'elle ; son frère me traite en véritable seigneur de château, il me donne la chambre d'honneur... Ah ! çà, vous aurez la bonté d'aller rendre vos devoirs à madame de Blumenthal, entendez-vous ?

CHARLES.

Au moment où elle arrive...

LE COMTE.

S'il vient quelques officiers pour me parler, vous les prierez d'attendre. Je reviens dans un moment.

SCÈNE III.

CHARLES, *seul.*

VOILA une visite obligée qui ne m'amuse pas du tout. Ah ! si c'était cette petite allemande chez laquelle loge Herman ; mais notre prudent maréchal-des-logis s'est bien donné de garde de m'établir là... C'est égal, je la verrai, je lui ferai ma cour, et je lui plairai. Un officier tout jeune, qui arrive de faire une campagne dont on parle dans toute l'Europe, cela mérite bien qu'on le distingue. Voilà un roman commencé, conduit et terminé en vingt-quatre heures : vive les intrigues pareilles ! il n'y a ni soupirs, ni correspondance. Mon oncle est vraiment singulier : *Je vous camperai aux arrêts*, parce qu'on cajole une petite fille... ces vieilles gens sont d'une injustice !... Je me résigne ! que je vole seulement un baiser à la petite allemande, et je consens à tous les arrêts possibles.

SCÈNE IV.

CHARLES, HERMAN.

CHARLES, *légèrement.*

AH ! c'est vous ! mon cher Herman, j'ai une proposition à vous faire... Voulez-vous changer de logement ?

HERMAN.

Ah! pas du tout, je reste chez Verner.

CHARLES.

Tant pis. (*haut.*) Vous êtes dans le cas d'avoir à causer beaucoup avec mon oncle, on vous a logé au bout du village, voyez comme c'est incommode; ici du moins vous serez plus à même de le voir: je vous céderai mon logement, je prendrai le vôtre.

HERMAN.

Je ne veux pas vous déranger; je suis chez les meilleures gens du monde...

CHARLES.

Votre hôtesse est charmante!

HERMAN.

Oui, c'est une mère bien respectable...

CHARLES.

Ah! il y a une mère... oh! je n'insiste plus, je n'aime que les veuves...

HERMAN.

Je voulais parler à M. votre oncle.

CHARLES.

Il vient de sortir; mais je vous tiendrai compagnie en attendant son retour; nous parlerons de la jolie personne avec laquelle vous logez. Je l'ai apperçue en passant; elle a des yeux superbes! une taille! une tournure!... nous n'avons rien de tout cela ici... Un vieux conseiller intime... son épouse qui a soixante ans, une nièce qui avoisine les quarante; vous jugez la petite gaîté que ce trio-là semble me promettre.

HERMAN.

Je conviens que c'est un peu grave pour vous.

CHARLES.

Il y a de quoi mourir...

HERMAN.

Vous chasserez...

CHARLES.

Et le soir....

HERMAN.

Vous ferez le détail de vos campagnes.

CHARLES.

Qu'aurai-je à citer? encore si j'avais eu le bonheur d'attraper quelque bonne blessure, je pourrais vanter cela au feld maréchal, et, à la première promotion, j'aurais été fait capitaine; c'est à ce titre qu'il est glorieux d'avancer en grade, et d'être nommé, comme mon oncle, colonel sur le champ de bataille.

HERMAN.

Vous avancerez, Charles; à la manière dont vous vous êtes déjà conduit, vous donnez de grandes espérances.

CHARLES, *avec enthousiasme.*

Je sers avec Herman! et sous ses ordres... mon ami, vous ne commanderez jamais qu'à de braves gens: aussi vous voyez, il n'y a pas un déserteur dans votre compagnie.

HERMAN.

Parce que, j'ose le dire, je suis juste avec le soldat: c'est en le traitant bien qu'on peut être sûr de se l'attacher. Il faut au service de la sévérité, de l'exactitude dans la discipline, mais de l'humanité sur-tout. M. de Birlheim, votre naissance vous appelle à l'honneur de commander un jour: c'est alors que vous connaîtrez combien est grand l'empire d'un chef aimé de ceux qu'il doit conduire! peines, dangers, fatigues, rien ne les rebutent, quand ils chérissent celui qui les partage; un mot de lui crée autant de héros. Un jour d'affaire, il part en disant à ses soldats: «Nous allons vaincre», et le chef et les soldats tiennent parole, et quand la victoire a couronné leurs espérances, fiers les uns des autres, ils se rendent justice avec orgueil... le soldat s'écrie avec transport, en montrant son chef: «C'était lui qui » nous commandait, il était à notre tête», et le vainqueur modeste, embrasse les braves qui l'ont secondé,

comme on embrasse des amis qu'on retrouve. Voilà M. de Birlheim le modèle que nous devons imiter, et l'exemple que vous devez suivre. Vous me pardonnerez ma franchise.

CHARLES.

Herman, elle me flatte, elle m'honore; considérez que je ne suis que votre élève; et si le sort me place un jour à la tête de ce régiment, toute mon ambition est de vous y posséder encore : j'espère alors vous prouver que les honneurs n'auront pas changé votre jeune ami.

HERMAN.

Vous m'accordez un titre...

CHARLES.

Que vous payez, j'espère, de retour ? mettez-moi seulement à même de vous en donner des preuves.

HERMAN.

Votre amitié pourra m'être utile auprès de votre oncle. Je viens lui demander une grace, ou plutôt un acte de justice.

CHARLES.

Vous l'obtiendrez, n'en doutez pas; il a un peu d'humeur, je vous en avertis; mais cela ne doit pas vous effrayer, tenez ferme, et...

HERMAN.

Oh! sur ce point, je ne céderai pas.

CHARLES.

Mon oncle ne hait pas les gens qui ont du caractère, il me pardonne même quelquefois de lui résister; d'ailleurs il doit tant à vos soins! je crois l'entendre. Tandis que vous serez avec lui, moi, je vais m'occuper d'un petit bal pour ce soir. J'aurai la musique du régiment, toutes les plus jolies paysannes d'ici, et votre petite allemande, que de ce pas je vais prier. Adieu, mon ami; prêchez-moi, grondez-moi, soyez sûr que Charles vous écoutera et vous aimera toujours. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

LE COMTE, HERMAN.

LE COMTE.

Vous venez à propos, j'ai à vous parler ; vous n'avez pas vu l'ordre pour après-demain ?

HERMAN.

Non, mon colonel.

LE COMTE.

Comme nous allons dans une ville et sur la frontière de France, je vous charge de commander l'avant garde ; dans cet endroit, j'ai besoin d'un officier sûr... A propos, vous vous intéressez à Verner ? je le fais caporal.

HERMAN.

Verner !.... Le tems de son service est expiré, il doit avoir son congé aujourd'hui.

LE COMTE.

Comment, monsieur, son congé !... il n'y a que trois ans qu'il est au service... je l'ai encore vu ce matin sur mon état.

HERMAN.

Voulez-vous me faire l'honneur de m'entendre ?

LE COMTE.

Parlez.

HERMAN.

Quand nous passâmes ici pour aller en service, le régiment venait de faire une campagne malheureuse, et le ministre nous avait autorisé de recruter dans les villages. Un habitant de ce hameau, Verner, vint me trouver et me proposer de servir pendant trois ans ; mais contractant un engagement libre, refusant même le prêt d'usage, il exigea ma parole d'honneur, que le terme du tems pour lequel il s'engageait une fois expiré, il aurait la liberté de revenir ici pour épouser une jeune personne dont il ne pouvait obtenir la main qu'à cette

époque. Je pris donc ce volontaire à cette condition, que M. de Rosinski, alors mon colonel, et moi, nous fîmes serment de remplir. Vous n'avez nul sujet de vous plaindre de Verner : brave soldat, bon camarade, exact à son devoir, il s'est toujours montré avec distinction sous les drapeaux, et au champ de bataille : son engagement est expiré d'hier ; ce matin, il est venu me demander son congé, j'ose vous sommer, M. le Comte, de lui tenir ma parole.

LE COMTE.

Herman, ce que vous me demandez est impossible.

HERMAN.

Que dites-vous ?

LE COMTE.

L'état dans lequel se trouve le régiment, les pertes que la guerre nous a fait essuyer, l'injonction que j'ai reçue du ministre de tenir les bataillons au complet pour commencer, peut-être, une nouvelle campagne, dictent ma réponse, et m'interdissent de ratifier une promesse que M. de Rosinski, mon prédécesseur, a faite avec trop d'imprudence, et qu'il ne devait pas même risquer. Je suis désolé d'être si sévère, mais Verner restera attaché sous nos drapeaux...

HERMAN, *qui a paru altéré de la réponse.*

Comment, M. de Birlheim, vous m'humilieriez à ce point ! vous me mettez dans le cas de manquer vis-à-vis de ce jeune homme, à ce que tout militaire a de plus sacré, à ma parole d'honneur ? Ah ! si je n'échappai aux dangers que je viens de courir, que pour éprouver cette honte affreuse, je gémis que dans la dernière affaire, un boulet de canon, en me privant de la vie, ne m'ait pas sauvé de l'opprobre dont vous allez me couvrir.

LE COMTE.

Quelle délicatesse ! vous conservez un bon défenseur de plus à la patrie : c'est la servir.

HERMAN.

C'est la tromper, c'est tromper Verner lui-même.

Quand le tambour le rappellerait au drapeau, Verner dirait avec raison : « Je vais donc obéir à celui qui trompa » ma confiance, qui souilla sa bouche d'un serment qui » ne fut pas rempli ». Ah ! colonel, cette idée est affreuse pour une ame fière et sensible ; descendez dans votre cœur, n'écoutez que lui, vous ne refuserez pas, non la grace, mais la justice que je demande.

LE COMTE.

N'insistez pas davantage. Je garderai Verner. Les soldats braves et fidèles comme lui sont rares, la désertion me l'apprend tous les jours.

HERMAN.

Vous aurez bien plus à vous en plaindre, si vous persistez dans une sévérité pareille. Combien ne fait-elle pas perdre de bons soldats ! Un soldat n'est pas un être isolé sur la terre ; n'a-t-il pas comme nous des liens sacrés pour son cœur ? N'a-t-il pas une mère, une femme, des enfans, une patrie . . .

LE COMTE, *étonné.*

Vous plaidez leur cause avec une chaleur . . .

HERMAN.

J'ai été ce qu'ils sont, monsieur, et je ne l'oublierai jamais. Je me suis formé à l'école du malheur et de la peine, ils nous rendent plus sensibles à celles des autres. Mais de grace, mettez à la liberté de Verner telle condition que vous voudrez ; s'il faut donner mes appointemens pour réparer sa perte, par l'achat d'un autre homme, parlez, disposez-en, ce n'est pas un sacrifice. Je jouirai par ce faible abandon du plaisir d'acquitter ma parole, je serai trop fier et trop heureux.

LE COMTE.

Monsieur, l'argent ne paie pas de bons sujets : il nous laisse toujours l'incertitude d'en rencontrer ; dans ce doute il faut conserver ceux qu'on possède, et se défier du hazard quand il est question de choisir.

HERMAN, *vivement.*

Hé, monsieur le Comte ! savez-vous que ce jeune

soldat est d'ici, de ce hameau; qu'il est dans les bras de sa mère; qu'il a retrouvé la tendre amie pour qui seule il appréciait la gloire; que demain il doit s'unir à elle pour toujours? L'un et l'autre ont passé trois années bien pénibles et bien douloureuses, et d'un mot vous pouvez effacer le souvenir de ce que ces deux êtres aimants ont souffert. Ah ! M. le Comte ! après une campagne aussi terrible que celle que nous venons de finir, le cœur d'un homme sensible a besoin d'une aussi douce jouissance, pour le consoler de ce que coûte encore la plus belle victoire.

LE COMTE.

Mais parbleu ! vous avez assez à vous louer de vos triomphes : ce drapeau enlevé par vous à l'ennemi...

HERMAN.

Par moi, colonel, on vous a trompé. L'honneur de cette action ne m'appartient pas.

LE COMTE.

A qui donc?

HERMAN, *avec enthousiasme.*

A Verner. Il entraînait tous ses camarades par son exemple. J'aurais pû citer ce trait de bravoure au feld maréchal sur le champ de bataille; mais les belles actions des soldats sont si précieuses pour le chef qui les commande, que je n'ai pas voulu vous priver du plaisir de la faire valoir.

LE COMTE.

Vous avez raison, lorsque j'écrirai à la cour, je songerai à Verner.

HERMAN.

Et vous demanderez pour lui...

LE COMTE.

Une gratification.

HERMAN.

Cette récompense lui sera bien indifférente.

LE COMTE.

J'y ajouterai moi-même.

HERMAN.

Sa liberté seule...

LE COMTE.

Je ne puis vous satisfaire.

HERMAN.

Vous me refusez donc son congé ?

LE COMTE.

Je le refuse.

HERMAN, *il regarde beaucoup le Comte, pour savoir s'il est décidé.*

Absolument ?

LE COMTE.

Absolument.

HERMAN, *après un petit silence de réflexion.*

Monsieur le Comte, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, seul; *se laissant aller à son émotion.*

Il a bien fait de s'en aller, car à l'éloquence avec laquelle il plaidait sa cause, mon cœur éprouvait qu'il était difficile de lui répondre; il a promis à ce jeune homme. Tenir sa parole est la maxime sacrée d'un militaire, et je sens qu'à sa place... mais cet ordre du ministre qu'il faut suivre!... Ah! qu'il en coûte bien souvent de remplir son devoir avec rigueur.

SCÈNE VII.

LE COMTE, MICHEL.

MICHEL.

Il y a là deux femmes qui demandent à parler à M. le Colonel.

LE COMTE, *avec humeur.*

Elles prennent bien leur tems!... qu'elles entrent... Herman m'a ému : il est fier cet homme là! mais il a une belle ame.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, CLOTILDE, LISBETH, *elles sont parées comme des villageoises peuvent l'être.*

LISBETH.

MA mère, ce colonel me fait trembler.

LE COMTE, *d'un ton brusque.*

Est-ce vous qui me demandez ?

CLOTILDE.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Appellez-moi colonel, je suis militaire ; parlez.

LISBETH *présente le mémoire au Comte, en tremblant.*

Tenez, monseig... colonel... daignez lire...

LE COMTE, *lisant avec peine.*

« Marie Clotilde Rinxen, mère de Joseph Verner, soldat au régiment...

LISBETH.

Dans le vôtre.

LE COMTE.

C'est bien mal écrit.

LISBETH.

Je vais lire, si vous permettez... Voulez-vous souffrir que ma mère s'asseye ?

LE COMTE, *avec la vivacité d'un homme brusque, mais bon.*

Assurément là, dans ce fauteuil.

CLOTILDE.

Je vous demande bien pardon, mais ce château est si loin de notre maison!.....

LE COMTE.

C'est bon, c'est bon! (*à Lisbeth*) lisez.

LISBETH, *lit.*

« Clotilde a l'honneur de représenter à M.... au
« colonel de Birlheim, qu'étant âgée, elle espère qu'il
» voudra bien lui tenir la parole que le capitaine Herman
» a donnée à Verner de le licencier ».

LE COMTE.

J'en suis fâché, ma bonne mère, je viens de refuser Herman.

CLOTILDE.

Vous?...

LE COMTE, *rendant le mémoire à Lisbeth.*

Ce que vous demandez est impossible.

CLOTILDE.

Impossible! que deviendrai-je, mon dieu?

LE COMTE.

Attendez que l'empereur....

CLOTILDE.

Attendre! est-ce à mon âge que l'on peut placer son bonheur dans l'avenir? En possédant auprès de moi Verner, chaque jour que le ciel m'accorderait encore serait un bienfait; privée de mon fils, il serait un supplice.

LISBETH.

Monsieur le colonel, je vous en conjure pour elle, pour moi, prenez pitié de sa situation; notre sort, notre bonheur tiennent à cette vertueuse mère; lui enlever son fils, c'est lui ordonner de mourir, et à Lisbeth aussi.

LE COMTE.

Croyez que c'est avec regret....

CLOTILDE.

Tous les officiers que j'ai vus s'intéressant à ma position, m'ont dit de m'adresser à vous; ils m'ont donné des espérances: vous pouvez faire davantage.

LE COMTE.

Ignorent-ils donc que je suis l'organe des lois qui me

commandent? Et croyez-vous que de sang froid je sois assez barbare pour vous priver de ce que vous avez de plus cher au monde? Plaignez-moi; ma rigueur tient à mon état, à mon devoir et non à mes sentimens.

CLOTILDE.

Oh! mon dieu!.....

LISBETH, *qui a paru réfléchir pendant les strophes précédentes, dit, comme ayant une idée d'inspiration subite :*

Monsieur le colonel, nous ne vous demandons qu'une grace; si l'on pouvait trouver quelqu'un pour remplacer Verner,... que vous faut-il? un soldat; hé bien, que ce soit lui ou un autre.

CLOTILDE.

Monsieur le colonel, rendez-moi mon fils! je vous le demande à genoux.

LE COMTE.

Relevez-vous, ma bonne.... elle m'attendrit!... Eh bien! si vous croyez... si vous connaissez un homme qui puisse remplacer Verner....

LISBETH.

Nous le trouverons....

CLOTILDE.

Ah! Lisbeth! ce n'est que prolonger notre incertitude, où trouver un habitant qui consente à quitter ce village? et supposé que nous en rencontrions un, il exigera sûrement une somme que je ne pourrai jamais lui donner.

LISBETH, *avec l'éclat d'une joie naïve.*

J'ai mille florins, mère!

CLOTILDE.

Toi?

LISBETH.

Mon père me l'a dit ce matin.

CLOTILDE.

C'est ta dot.

LISBETH.

Elle va me servir pour acheter votre bonheur, oh ! que j'aimerai cette argent là... *(au comte.)* Mille florins, monsieur le colonel, peut-on avoir un soldat avec cela ?

LE COMTE.

Avec beaucoup moins...

LISBETH, *rapidement.*

Venez, ma mère, que je vous conduise chez le garde du château, vous m'attendrez là. *(au comte.)* Monsieur le colonel, je vais revenir. *(à Clotilde.)* Vous serez heureuse, ma mère, vous serez heureuse ! *(au comte.)* Monsieur, que je vous remercie ! *(à part.)* Ma foi, Verner, il faudra que tu m'aimes pour mes beaux yeux, car les mille florins partiront... Monsieur le colonel, je vous salue. Venez, maman, venez avec moi.

(Elle donne le bras à Clotilde, et elles sortent.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul.*

Aimable et naïve enfant ! puisse son espérance n'être pas trompée ! mais je suis trop persuadé qu'elle s'abuse... Quel bruit !

VERNER, *en dehors.*

Conduisez-moi au colonel.

SCÈNE X.

LE COMTE, GLANTZ.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc ?..

GLANTZ.

Un soldat que nous venons d'arrêter hors du village.

LE COMTE.

Hors du village, corbleu !.. encore un déserteur !

GLANTZ.

Oui, colonel, car il gagnait le bois avec un paysan qui paraissait lui indiquer la route...

LE COMTE.

La route de France... ces coquins-là s'entendent tous. Le procès de ce soldat sera bientôt fait. Qu'on me l'amène.

GLANTZ.

Oui, colonel.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul, animé, vivement.*

Et je ne serais pas sévère, et j'accorderais des exemptions, quand tout se réunit pour me rendre encore plus rigide que jamais? Déserter! dans quel moment? après la compagne la plus honorable, après un siége dont on parle dans toute l'Europe, où le régiment s'est couvert de gloire.

SCÈNE XII.

LE COMTE, VERNER, *conduit par* GLANTZ *et quatre fusiliers qui l'entourent.*

LE COMTE.

Le voilà donc ce malheureux!

VERNER.

Mon colonel!

LE COMTE.

Quoi! c'est Verner?

VERNER, *très-calme.*

Oui, monsieur le Comte, et je vais...

LE COMTE.

Tu oses parler...

VERNER.

Je suis innocent.

LE COMTE.

Innocent! toi qui désertais.

VERNER, *vivement les premiers mots.*

Déserter ! j'en suis incapable, monsieur le Comte; si on remplit l'engagement contracté avec moi, je dois être libre; si on me le refuse, je sais obéir et rester fidèle à mon drapeau. Mais parce qu'il plaît à un homme de m'arrêter sans m'entendre, de m'accuser sur les apparences et de me réduire à la nécessité de me justifier, je ne m'en crois pas pour cela plus coupable. Vous me voyez, mon colonel, vous allez prononcer sur mon sort, et je suis tranquille; croyez-vous que je le paraîtrais si j'avais des reproches à me faire.

LE COMTE.

Allons, parle, parle.

VERNER.

Avant de vous exposer la vérité, toute la vérité, comme elle doit sortir de la bouche d'un soldat, mon colonel, je vais vous remettre un gage de ma conduite et des sentimens de Verner. Si vous me privez de votre estime; ce gage restera dans vos mains, et je ne mériterai plus de le porter.

En disant cette strophe, il a déboutonné son uniforme et tiré de dessous sa veste un débris de drapeau Turc, qu'il avait autour du corps en ceinture; il présente ce voile de drapeau au comte.

LE COMTE.

Que vois-je ?

VERNER, *avec explosion et une nuance de fierté.*

Les débris d'un étendard Albanien, défendu par un brave, et enlevé par un autre.

LE COMTE, *prenant le drapeau avec transport.*

Donne, donne, mon ami, et achève...

VERNER.

Mon capitaine qui a dû vous voir, vous a probablement expliqué le motif de ma réclamation près de vous; ne doutant pas d'obtenir le congé absolu que je sollicitais, que l'on doit m'accorder si l'on est juste, me regardant déjà comme licencié, tout occupé de l'heureux lien qui devait me réunir à ce que j'ai de plus cher, j'accompagnais Francisque Fridzal mon beau-père : nous allions ensemble chez sa mère, hors du village; une patrouille nous rencontre; Glantz qui la conduisait, m'accuse de fuir, il m'arrête, je l'ai suivi.

LE COMTE.

Glantz a fait son devoir. J'avais ordonné que tous les soldats qui sortiraient de ce village, fussent arrêtés et regardés comme déserteurs. L'ordre avait été porté aux compagnies.

VERNER.

Je fus arrêté avant d'en avoir connaissance.

LE COMTE, *du ton de la confiance.*

Verner, vous ne m'en imposez pas?..

VERNER.

A présent que je suis devant mon juge et que j'attends sans crainte sa décision, je lui demanderai si au moment où je revois mon pays, où je me trouve près des objets les plus précieux pour mon cœur, il est permis de soupçonner que je songeasse à m'éloigner d'eux? Si je suis forcé de servir encore, pourra-t-on croire que j'aie voulu renoncer au bonheur de voir, d'embrasser ma mère un jour de plus? prononcez, mon colonel.

LE COMTE, *aux gardes.*

Etait-il seul quand vous l'avez arrêté?

VERNER.

Mon colonel, j'étais avec Fridzal, père de Lisbeth et laboureur dans ce pays.

LE COMTE.

Vous a-t-il suivi ?

VERNER.

Non, je l'engageai à rejoindre ma mère pour lui donner un faux prétexte de mon retard à l'aller trouver ; elle est d'un âge où la moindre peine accable, et j'ai voulu du moins lui sauver de l'inquiétude.

LE COMTE.

Il suffit: envoyez-moi ce Fridzal, et conduisez Verner...

VERNER.

En prison ?

LE COMTE.

Non, au corps-de-garde.

VERNER, *se rapprochant du comte.*

Monsieur de Birlheim, vous me condamnez sans doute ?

LE COMTE.

Pourquoi ?

VERNER.

Vous ne me rendez pas ce que je vous ai confié.

LE COMTE.

Ce débris d'étendard ? non, brave Verner, il te sera remis, comme tu dois le recevoir, à la tête du régiment.

VERNER, *avec explosion.*

Vive mon colonel ! je vois qu'il m'estime encore.

LE COMTE.

Plus que jamais.

(*Verner et les soldats sortent.*)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, *seul.*

OUI, quand je l'ai vu, j'aurais juré qu'il n'était pas coupable ; non, non, il ne l'est pas ; ai lu son innocence

sur son front et dans le calme et la dignité de ses réponses. J'avais déjà vu ce soldat devant l'ennemi. (*regardant le voile de drapeau avec enthousiasme.*) Et ceci prouve comment il sait se montrer; si Herman m'avait fait voir le trophée de celui qu'il protége, comme il aurait appuyé son éloquence: il y a là plus que des phrases.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LISBETH, *accourant tout essoufflée.*

LISBETH, *ivre de joie.*

AH! monsieur... monseigneur!... je suis si contente! j'ai un soldat! j'ai un soldat!

LE COMTE.

Vous?

LISBETH, *rapidement.*

En sortant, j'ai rencontré le capitaine de Verner, M. Horman... Hirman... n'importe! je lui ai fait part de la grace que vous m'aviez accordée... il m'a répondu qu'il se chargeait de tout, et il a terminé avec un zèle!...

LE COMTE.

Et connaissez-vous ce soldat? est-il bel homme?

LISBETH.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE COMTE.

Herman ne vous a pas dit s'il me conviendrait; car encore faut-il que je l'accepte.

LISBETH, *les mains jointes.*

Oh! acceptez-le, je vous en prie.

LE COMTE.

S'il est trop petit.

LISBETH.

Oh! il grandira, il grandira!...

LE COMTE.

Savez-vous du moins s'il est jeune ?

LISBETH.

Je n'ai pas demandé tout cela. J'ai appris d'abord ce qui pouvait me consoler.

LE COMTE.

Je vois que la moins instruite de l'arrangement, c'est vous.

LISBETH.

Je sais que vous devez me rendre Verner, que vous me l'avez promis. Oh ! n'ayez pas peur, je n'oublierai pas de vous le demander.

LE COMTE.

Pour le moment, je ne peux encore vous satisfaire.

LISBETH, *tristement.*

Comment ?

LE COMTE.

Il y a une revue; il faut que Verner en soit.

SCÈNE XV.

LE COMTE, LISBETH, FRIDZAL.

FRIDZAL.

On dit que M. le Comte me demande ?

LE COMTE.

Vous êtes ?...

FRIDZAL.

Francisque Fridzal, laboureur.

LISBETH.

Mon père, pour vous servir.

LE COMTE.

Vous étiez avec Verner lorsqu'on l'a arrêté?

LISBETH, *vivement troublée.*

Arrêté ! . . . qui donc ?... Verner ! (*au Comte.*) Monsieur, que va-t-il éprouver encore ?

LE COMTE, *d'un ton rassurant.*

La justice qu'il mérite... (*à Fridzal.*) Il ne songeait pas à déserter ?

FRIDZAL.

Oh ! vous êtes bien sûr que non, M. le colonel, vous qui connaissez Verner encore mieux que moi.

LE COMTE.

C'est qu'il a été trouvé hors du village. J'avais défendu à aucun soldat de s'en éloigner.

FRIDZAL.

Il l'ignorait ce bon jeune homme. Nous allions tous les deux à une ferme voisine pour terminer une affaire de famille.

LISBETH.

Vous pouvez croire mon père, c'est comme si Verner lui-même vous parlait.

LE COMTE.

Cela suffit ; je ne le garde que pour la journée, pour qu'il passe encore la revue de l'inspecteur, et après je vous rendrai votre ami pour toujours. Vous devez être fière d'avoir ce soldat pour époux, et vous avez pu juger du regret que j'ai de le perdre par tout ce que j'ai fait pour le conserver.

LISBETH, *enchantée.*

Oh ! monsieur ! oh ! mon père ! nous aurons Verner ! allons vite porter cette bonne nouvelle à Clotilde. (*Lisbeth, ivre de joie, s'éloigne avec toute l'impatience du bonheur, Fridzal court après elle, et la ramène près du comte.*)

FRIDZAL.

Hé bien ! tu ne salues pas M. le colonel ?

LISBETH.

Ah ! c'est vrai ; pardon, monsieur aurait excusé, il doit bien croire qu'aujourd'hui je n'ai pas trop ma tête.

(*Elle salue à plusieurs reprises.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CHARLES, *courant.*

CHARLES.

HÉ ! voilà la jolie petite hôtesse d'Herman ! (*à Lisbeth en confidence.*) Déloge-t-il ? Ecoutez-moi donc ?

LYSBETH.

Pardonnez, monsieur, j'ai une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un, je n'ai pas de tems à perdre.

(*Elle sort avec Fridzal.*)

SCÈNE XVII.

LE COMTE, CHARLES.

CHARLES.

(*à part.*)

ELLE est, ma foi, charmante ! (*haut.*) Mon oncle, avez-vous des ordres à me donner ?

LE COMTE.

Non.

CHARLES.

Tant mieux, je vais rejoindre mon lendemain de noce.

LE COMTE, *le retenant.*

Et votre visite à madame de Blumenthal ?

CHARLES.

(*à part.*) Aye ! aye !... (*haut.*) ce soir, j'espère...

LE COMTE.

Non, monsieur; vous allez y venir avec moi, il faut être poli.

CHARLES, *avec une étourderie aimable.*

Et la mariée qui m'attend.

LE COMTE.

Laissez donc vos folies, et venez avec moi remercier les hôtes qui ont pour nous les meilleurs procédés... Allons, venez, et tâchez d'être un peu sage chez madame la conseillère.

CHARLES, *du ton d'un homme contrarié.*

Oh! ma sagesse vous édifiera, je vous en réponds.

LE COMTE.

Dites-lui des choses aimables, soyez galant.

CHARLES.

Oui, mon oncle, je ferai mon possible. (*à part.*) En vérité, il y a des occasions dans la vie, où l'on a besoin d'avoir un terrible courage.

(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente une place du hameau; sur le côté est la maison de Fridzal.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *seul.*

Je viens de faire ma tournée par-tout. Je suis content; on exécute ponctuellement mes ordres. En vérité, ce capitaine Herman m'étonne toujours; pas un homme de moins dans sa compagnie, et presque tous couverts d'honorables blessures.

SCÈNE II.

LE COMTE, HERMAN.

LE COMTE.

Hé bien, j'ai des complimens à vous faire; cette petite personne à qui vous vous intéressez, m'a dit que vous aviez trouvé un recru pour remplacer Verner : ce n'est pas mal-adroit dans un petit hameau comme celui-ci... Mais à propos, capitaine, la manière dont vous m'avez quitté ce matin m'a frappé... m'a fait craindre... quel était donc votre dessein?

HERMAN,

De quitter le régiment.

LE COMTE.

Vous! hé pourquoi?

HERMAN.

Vous me connaissez, colonel : je suis fier, peut-être

trop sensible. Votre refus me perdait d'honneur à mes yeux, aux yeux de ce jeune homme, et je ne pouvais supporter cette idée... Les lois militaires approuvaient ce refus, et vous l'avaient dicté; cependant leur riguèur n'en compromettait pas moins ma délicatesse, et laissait dans mon cœur un reproche éternel...mais ce que vous avez fait pour Clotilde me rassure, et me permet de vous consacrer mes services.

LE COMTE.

Ne m'en voulez pas : j'avais commencé par la refuser; mais cette femme m'a parlé avec tant d'intérêt, avec cette éloquence...

HERMAN.

De la nature. Hé qui pourrait résister à une mère quand elle parle pour son fils ?

LE COMTE.

J'ai cédé. Je ne croyais pas vous voir sitôt réussir, je l'avoue : ce n'est peut-être pas même encore fait.

HERMAN.

Pourquoi donc, monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Il faut que l'homme que vous me présenterez me convienne. Je vous préviens que je serai fort difficile. Je connais le mérite du soldat que je perds.

HERMAN.

Je vous assure que celui qui le remplace fera son possible pour ne vous laisser rien à regretter.

LE COMTE.

Il faudra du tems pour le former, il sera si neuf !

HERMAN.

Non, il a déjà servi.

LE COMTE.

Bon, dans quel régiment ?

HERMAN.

Dans le vôtre.

LE COMTE.

Vous le nommez ?...

HERMAN.

Herman.

LE COMTE.

Quoi ! c'est vous ?

HERMAN.

Moi-même.

LE COMTE.

Comment, Herman, vous pouvez abandonner le grade d'officier pour...

HERMAN.

Pour ne pas manquer à ma parole : je l'acquitte, il n'y a plus de sacrifice...

LE COMTE, *avec émotion, prenant la main d'Herman.*

Herman, voulez-vous donc que je gémisse, que je m'accuse d'avoir consenti à un arrangement ?...

HERMAN.

Il rend le bonheur à toute une famille, M. le Comte, et vous ne devez pas vous repentir...

LE COMTE.

Et il me priverait de compter désormais parmi mes officiers, celui que j'y vois avec le plus d'orgueil ! Non, Herman, non : vous ne quitterez point votre grade, vous resterez dans un corps qui s'applaudit de vous y posséder.

HERMAN.

Il m'est trop cher pour que je l'abandonne ! j'y reprends mon premier poste. J'étais soldat, je vais le redevenir. Quelques actions heureuses m'ont valu l'honneur de monter au rang de capitaine. Hé bien, ces belles actions, je peux les recommencer encore. Au moins dans la carrière que je vais parcourir, mon cœur sera tran-

quille, ma délicatesse sera sans reproche, j'aurai peut-être moins de gloire, mais j'aurai plus de bonheur, et l'un vaut bien l'autre.

LE COMTE.

Et vous croyez que moi, moi, votre colonel, votre ami...

HERMAN.

Ah! monsieur le Comte, quel titre précieux pour mon cœur!...

LE COMTE.

Vous pouvez croire que je consentirais à vous voir obéir, après avoir commandé?

HERMAN.

Hé, M. le Comte, dans tel grade qu'un militaire se trouve, ne doit-il pas toujours obéir? hé bien, je retourne avec ces vieux soldats qui m'estiment, qui m'aiment; et j'ai l'amour propre de croire qu'ils auront du plaisir à me revoir encore avec eux.

LE COMTE, *avec une impatience d'amitié.*

Et, il n'y a pas là, un général, un feld-maréchal qui puisse empêcher une résolution... mais vous ne l'exécuterez pas...

HERMAN.

Elle est prise, M. le Comte, irrévocablement.

LE COMTE.

Non, non...

HERMAN.

Rien ne peut me faire revenir sur elle...

LE COMTE.

Ah! nous verrons, nous verrons. On parle de guerre, et je ne veux pas enlever à ma patrie un officier qui sait si bien la servir! Vous pouvez écouter ce qu'une délicatesse mal entendue vous conseille, mais je ne connais que la gloire de nos armes, et je ne me sépare pas de ceux qui savent si bien les honorer.

HERMAN.

Je servirai toujours sous vos ordres. Annoncez à

Verner qu'il est libre. Voilà sa cartouche, il n'y manque plus que votre signature.

LE COMTE.

Je ne la signerai pas.

HERMAN.

Vous ne pouvez plus la refuser.

LE COMTE.

Comment ?

HERMAN.

Oui, M. le Comte, ma délicatesse doit être la vôtre.

LE COMTE.

N'insistez plus...

HERMAN.

Vous avez promis à Verner...

LE COMTE.

Rien.

HERMAN.

Vous avez accordé à la mère, à cette jeune personne qu'il aime...

LE COMTE.

Qu'ai-je donc accordé, s'il vous plait ?

HERMAN.

Que ce jeune homme pourrait se faire remplacer.

LE COMTE.

En m'exposant à vous perdre ! jamais, monsieur, jamais...

HERMAN.

Ne songez plus à moi : ne voyez qu'une famille entière qui va vous bénir... et, si vous regrettez les qualités qui honorent ce jeune homme, laissez-moi l'orgueil de croire que je pourrai vous les offrir, je serai tout-à-la-fois ce que fut Verner, et ce qu'était Herman. Instruit, pour éclairer mes frères d'armes, pour leur montrer comment on doit obéir; soldat, pour vaincre avec eux... Voilà la cartouche de Verner. *(il la remet vivement*

dans la main du Comte, en s'éloignant progressivement et en préparant sa sortie.) Vous venez de rendre justice à sa conduite, vous l'avez vengé d'une accusation odieuse, couronnez votre ouvrage, et croyez qu'en faisant son bonheur, vous assurerez le mien. Adieu, mon colonel.

(Il s'échappe.)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Brave et respectable homme, tu veux, tu m'ordonnes d'obéir, de céder à ta générosité : j'y consens, puisque tu l'exiges... et c'est Charles, mon neveu, qui va succéder à un pareil militaire ! quel engagement il va prendre !

SCÈNE IV.

LE COMTE, VERNER.

VERNER.

Je m'empresse de venir vous remercier, mon colonel; M. Herman m'a dit que vous m'accordiez mon congé.

LE COMTE.

Ma foi, tu dois lui avoir de l'obligation. Je t'assure que je ne me suis mêlé de rien que de le refuser d'abord.

VERNER.

Je suis persuadé qu'il m'a servi près de vous avec un zèle !...

LE COMTE.

Que tu ne peux imaginer.

VERNER.

Il m'a même dit qu'il y avait un soldat qui me remplaçait...

LE COMTE.

Oui, et un homme qui sait bien notre métier, je t'en réponds.

VERNER.

Avant que le régiment quitte ce village, j'espère bien le connaître, l'embrasser. Mon colonel, j'ai su que Lisbeth, celle que je dois épouser, avait le projet de lui offrir... c'est une dette sacrée dont je brûle de m'acquitter comme elle.

LE COMTE.

C'est juste. Écoute, puisque tu desires connaître le soldat qui te remplacé, je ferai dire au fourrier de lui donner un billet de logement pour venir s'établir chez toi jusqu'à demain : je crois qu'il y sera reçu...

VERNER.

De bien bon cœur !...

LE COMTE.

Nous attendions aujourd'hui l'inspecteur. Il est arrivé; ainsi tu passeras encore cette revue.

VERNER.

J'espérais bien avoir cet honneur. Je ne veux quitter mes drapeaux et mes camarades qu'au dernier moment.

LE COMTE.

Je compte sur toi au premier coup de tambour.

VERNER.

Vous me verrez finir aussi exactement que j'ai commencé... Mon colonel, je me recommande donc à vous pour me faire adresser mon successeur.

LE COMTE.

Je te l'ai promis, tu peux y compter...(*en s'en allant.*) On saura votre belle action, mon cher Herman ; j'en demande pardon à votre extrême délicatesse, mais j'en suis enchanté pour votre gloire. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

VERNER, *seul.*

Me voilà donc libre ! oui, je n'en ai pas douté un seul instant. Je savais trop la confiance que je devais avoir dans la parole de mon capitaine, elle était plus sûre pour moi que toutes les signatures....

SCÈNE VI.

VERNER, LISBETH, CLOTILDE.

LISBETH.

HÉ, venez donc ma mère; le v'là, le v'là!

CLOTILDE.

Est-il possible! ... ô mon cher fils!

VERNER, *il court vers Clotilde, ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*

Oui, nous voilà réunis pour toujours! plus de garnison, plus de guerre, plus d'absence! ma bonne mère, et Lisbeth! la gloire n'a rien d'aussi cher que vous deux.

CLOTILDE, *avec crainte encore et défiance.*

Réellement, tu as ton congé, c'est bien sûr.

VERNER, *désignant la chaumière à gauche.*

Je vous croyais chez Fridzal, et j'allais vous porter cette bonne nouvelle.

CLOTILDE, *à Lisbeth.*

Tu vois que notre mémoire au colonel a fait effet.

VERNER.

Oh! plus que tout cela vos larmes; il n'y a pas de rigueur qui tienne contre une pareille éloquence.

CLOTILDE.

Occupons-nous de notre bonheur; disons-nous bien que Verner ne nous quittera plus.

VERNER.

Jamais!

LISBETH.

Répète ce mot là, mon ami, il fait tant de plaisir à entendre!

VERNER, *les prenant dans ses bras.*

Oui, mes bonnes amies, je ne vous quitterai jamais.

LISBETH, *comme par réflexion subite.*

Hé, mon dieu! j'oubliais: mon père a dû l'apporter chez nous... tu vas voir... attends, attends... (*Elle entre dans la maison de Clotilde.*)

SCÈNE VII.

VERNER, CLOTILDE.

VERNER.

Que veut-elle dire?

CLOTILDE.

Elle est un peu folle; c'est tout simple, elle est heureuse... probablement c'est le cadeau qu'elle veut offrir à ce soldat.

VERNER.

Bien, bien!

CLOTILDE.

Comment, elle voulait donner mille florins!

VERNER.

Tout ce qu'elle possède?

CLOTILDE.

Pauvre petite.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LISBETH, *apportant sa dot.*

LISBETH.

Tiens, Verner, voilà ma dot, mille florins; quand ce soldat viendra, donne-lui tout.

VERNER.

Il faudrait d'abord le connaître... savoir quel est celui...

LISBETH.

Ton capitaine vient, il va nous le dire; il doit être au fait, puisque c'est lui qui a tout conduit.

SCÈNE IX.

CLOTILDE, LISBETH, VERNER, HERMAN.

HERMAN,

Je viens de rencontrer le colonel, qui m'a dit que tu desirais me parler; il m'a chargé même de te remettre...

(Il va pour fouiller dans sa poche.)

VERNER, *lui arrêtant la main, avec sentiment.*

Mon cher capitaine, j'avais d'abord à vous offrir tous mes remercîmens pour le zèle avec lequel vous avez daigné me servir auprès de monsieur le Comte. Le caporal Glantz, un homme indigne de porter l'habit de soldat, avait prévenu le colonel contre moi.

HERMAN.

Qu'a-t-il pu dire? comment a-t-il pu accuser un militaire, qui a par devers lui tant de belles actions pour garant de sa conduite.... et qui...

VERNER, *cherchant à éviter un plus grand éloge.*

Je voulais de plus savoir de vous quel est celui qui va me succéder dans votre compagnie; en lui faisant connaître le bonheur qu'il avait de servir sous un chef aussi humain, je l'aurais prié de recevoir une faible marque de ma reconnaissance.

HERMAN.

Il la refuserait, mon ami, ce soldat n'a besoin de rien. Des circonstances imprévues le forçent à servir, mais il a amassé dans un état honnête de quoi vivre heureux; d'ailleurs, je le connais, c'est un homme un peu fier, il serait impossible de lui rien faire accepter.

VERNER.

Pourquoi ? qu'a donc mon procédé qui puisse le faire rougir ?

HERMAN.

Au contraire, il fait l'éloge de ton cœur; mais tel est le caractère de cet homme, nous ne le changerons pas.

VERNER.

Hé bien, moi, j'insiste pour le connaître.

LISBETH.

Et moi aussi.

VERNER.

Que dans ce moment ce recru refuse mes offres, il n'en a peut-être pas besoin; mais l'avenir, je dois y songer pour lui... Hé! quelle privation pour moi, (*aux femmes.*) pour vous deux, de ne pas voir celui à qui nous devons tant.

HERMAN, *s'attendrissant par degrés.*

Vous pourrez le connaître un jour; s'il passe jamais dans ce village, il viendra vous demander un asyle, bien sûr que vous ne le refuserez pas; alors s'il était malheureux, s'il était forcé d'implorer..., il vous ouvrira son cœur, vous connaîtrez ses besoins, vous lui offrirez des secours, vous jouirez de sa reconnaissance, ses larmes se mêleront avec les vôtres, et celui que vous obligerez sentira plus vivement le prix du bienfait.

LISBETH.

Eh! mais vous paraissez tout ému, monsieur le capitaine.

HERMAN.

Ne vous en étonnez pas, nous nous séparons, et Verner lui-même..

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FRIDZAL.

FRIDZAL.

ENFIN je vous trouve! il y a une heure que je vous cherche ainsi que monsieur le capitaine. J'ai prié toute

la famille, mes parens et les vôtres. Mère Clotilde, Lisbeth, il faut que vous alliez tout préparer chez moi, pour recevoir ce monde.

CLOTILDE, *ivre de joie.*

Oui, Fridzal: viens Lisbeth.

VERNER, *les retenant.*

Demeurez, je vous prie.... un doute que je veux éclaircir.

LISBETH.

Un doute!...

FRIDZAL.

J'espère que monsieur le Capitaine honorera de sa signature le contrat de nos jeunes gens!

HERMAN.

Avec plaisir; conduisez-moi chez le tabellion avant notre revue, que Verner va passer encore aujourd'hui pour le soldat qui le remplace.

FRIDZAL.

A propos de ce soldat...

VERNER.

Vous le connaissez?

FRIDZAL.

Pas du tout, je le cherche: il est aussi invisible pour moi que pour vous autres; je voudrais cependant le trouver, car enfin il doit être du repas, c'est assez naturel.

HERMAN, *à Fridzal.*

Allons signer le contrat; tiens, Verner, (*il remet un papier cacheté à Verner.*) voilà mon présent de noce, et celui de mon colonel.

SCENE XI.

HERMAN, VERNER, FRIDZAL, CHARLES *accourant avec toute la gaîté d'un jeune homme qui est au comble du bonheur.*

CHARLES, *rapidement.*

FÉLICITEZ-MOI, mes bons amis, la joie, l'ivresse!... jamais je ne fus si fier, mon oncle vient de m'apprendre qu'un de nos officiers donne sa démission, je suis capitaine.

VERNER, *surpris et vivement.*

Un officier quitté... *(Herman veut s'éloigner, Verner le retient.)* Restez, monsieur, je vous en conjure... *(il ouvre la lettre qu'Herman vient de lui remettre, il y trouve un billet de logement.)* Ma cartouche! un billet de logement!. Je le connais enfin cet homme généreux! qui se sacrifie pour moi.

CHARLES.

Comment ?

HERMAN.

Que dis-tu?

VERNER, *avec explosion.*

C'est monsieur Herman!

HERMAN.

Moi?

CHARLES.

Se peut-il?...

VERNER, *avec chaleur et rapidement.*

Monsieur Herman est le soldat qui me remplace; oui, oui, j'en ai la preuve! Mon colonel a voulu que celui qui me succède à la compagnie, vint avec un billet de logement s'établir chez ma mère... Le voilà, ce billet de logement que vous venez de me remettre vous-même.

HERMAN, *étonné, dit à part.*

Le colonel m'a trahi.

VERNER, *toujours rapidement.*

On m'accordait ma liberté, sous la condition que je fournirais un soldat, et c'est vous vous qui vous offrez pour tenir votre parole...

CHARLES.

Serait-il possible ?

HERMAN.

Je vous assure...

VERNER, *d'un ton vif et pressé.*

Oui, oui, défendez-vous d'une aussi belle action; c'est votre devoir; mais le mien me défend de vous laisser obéir à votre cœur. Je ne veux pas de mon congé à ce prix. Voilà ma cartouche, et je la déchire. (*Il la déchire.*)

CHARLES, *avec la loyauté d'un jeune homme.*

Et moi, je monterais au rang que vous avez honoré, en vous laissant recommencer une carrière aussi pénible ? Non, mon ami, non, Charles de Birlheim peut obtenir un grade sans dépouiller un aussi brave militaire que celui qui fut sa juste récompense. Je resterai lieutenant, vous resterez capitaine, j'imiterai Verner. On m'annonce ma promotion; je la refuse.

VERNER.

Mon lieutenant, allons trouver monsieur de Birlheim l'un et l'autre.

HERMAN.

Qu'allez-vous faire ? l'irriter davantage.

CHARLES, *rapidement.*

Lui demander, obtenir ce qu'il doit à Verner, et non une injustice. (*à Verner.*) Viens, mon ami, le tems presse; il faut terminer cette négociation avant de prendre les armes; nous manœuvrerons de meilleur cœur après.

SCÈNE XII.

HERMAN, VERNER, CHARLES, LE COMTE, RIDERN *dans le fond avec quatre fusiliers.*

Charles et Verner courent au devant du Comte et l'entourent, Herman reste sur le devant de la scène, vivement ému de ce qui vient de se passer. Le Comte est entre Charles et Verner, et descend la scène avec eux.

VERNER.

VOICI, monsieur le Comte!

CHARLES.

Mon oncle...

VERNER.

Mon colonel...

HERMAN.

Ne ne les écoutez pas.

CHARLES.

Je reste lieutenant...

VERNER.

Je reste soldat...

HERMAN.

Je tiendrai ma parole...

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc?

VERNER.

Si vous saviez...

HERMAN, *froidement.*

Qu'allez-vous apprendre à monsieur le Comte? ma résolution, il en est instruit; il l'approuve, et nul pouvoir ne peut m'empêcher à présent de la suivre.

VERNER.

Nul pouvoir! (*au colonel.*) Non, mon colonel, vous ne souffrirez pas que le capitaine Herman se résigne à un sacrifice que je n'accepterai jamais.

CHARLES.

Et quand mon oncle y consentirait, croyez-vous que l'empereur...

HERMAN, *d'un ton un peu insouciant.*

Il ne me connaît pas; et comme il peut ignorer toujours ce que je fais aujourd'hui.

VERNER.

Il le saurait, monsieur Herman; j'irais plutôt à Vienne me jetter à ses pieds pour le lui apprendre.

LISBETH.

Bon Verner! oh! je le reconnais bien là.

HERMAN.

Ma résolution est prise. Vous m'avez toujours vu ferme sur le champ de bataille; hé bien, croyez que j'y suis encore, et que je ne me rendrai pas.

LE COMTE.

Hé bien, voyons si vous serez plus docile aux ordres de votre maître, de l'empereur.

HERMAN.

L'empereur!

LE COMTE.

Lisez cette lettre que je viens de recevoir par un aide-de-camp du feld-maréchal; elle vous regarde, elle est à votre adresse. (*Il la lui remet.*)

HERMAN, *hésitant à prendre la lettre.*

Moi, moi!

CHARLES, *à part.*

Oh! si elle pouvait le déterminer!

LE COMTE.

Hé bien, lisez-la donc, ou bien je la lirai moi-même.

VERNER.

Écoutons.

LE COMTE.

Silence !

HERMAN, *il prend la lettre, l'ouvre, tous se rapprochent de lui.*

(Il lit.)

« Brave capitaine Herman...

LE COMTE.

Vous voyez bien que l'empereur vous connaît.

HERMAN.

« Vous me servez depuis long-tems avec honneur, « j'acquitte ma dette et je vous nomme major du régi- « ment de Lowensting ».

LE COMTE.

Je vous perds, cela m'afflige ; la patrie et l'armée y gagent, cela me console. Herman, pour que vous acceptiez cette promotion sans regret, et que cette journée soit heureuse pour vous, pour moi, pour Verner, je vais écrire au ministre pour l'instruire d'une action qu'il ignore, et lui demander le congé de ce brave soldat, que j'autorise à rester au sein de sa famille. C'est à vous, Herman, de lui remettre, à la tête du régiment, ce débris de drapeau... Il l'enleva sous vos yeux à l'ennemi, c'est de vous qu'il doit tenir sa récompense.

HERMAN.

Ah ! mon colonel. — Viens, brave Verner, tu te sépares de tes frères d'armes, viens recevoir devant eux ce noble prix de ton courage : ils ne le verront pas sans éprouver tous le desir de t'imiter.

VERNER.

Il feront encore mieux que Verner !

HERMAN.

Et moi, je vais embrasser tous mes camarades, mes compagnons de hasard, qui devraient l'être aussi de ma

fortune. Ah, monsieur le Comte! dans la carrière des armes, tels rangs, telles dignités que l'on obtienne, je sens qu'on ne peut jamais oublier ceux qui nous ont donné les premiers exemples, et qui furent nos premiers guides.

FIN.

ERRATA.

Page 20, *lisez :* RIDERN.

Un Bloum, mourir dans son lit!...

HERMAN.

Ridern, dites à celui qui vous a remis cette lettre, etc.

Page 22, scène première.

CHARLES, *bas à Ridern.*

N'en fais rien; mon oncle, etc.

Page 28. HERMAN.

Quant nous passâmes ici pour aller en Servie, *au lieu de* service.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.

